

Le temps des Galarneau : Godbout inc.

Jacques Pelletier

Volume 19, numéro 2 (56), hiver 1994

Anne-Marie Alonzo

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201104ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pelletier, J. (1994). *Le temps des Galarneau : Godbout inc.* *Voix et Images*, 19(2), 420–423. <https://doi.org/10.7202/201104ar>

Le temps des Galarneau: Godbout inc.

Jacques Pelletier, Université du Québec à Montréal

Vingt-cinq ans après *Salut Galarneau!*, le roman qui l'a rendu célèbre, voici donc que Godbout revient au personnage qui l'a vraiment imposé sur la scène littéraire québécoise¹.

Dans le roman des années 1960, François Galarneau était représenté comme une incarnation savoureuse du Québécois «typique» de la période, comme un personnage dégourdi, entreprenant, tentant de se libérer à travers l'écriture. Et cette entreprise apparaissait comme une métaphore, une parabole de la prise de conscience collective qui s'effectuait alors et d'une éventuelle libération du Québec. La bonne santé contagieuse du personnage symbolisait le dynamisme d'une communauté en pleine effervescence.

Dans le roman paru récemment, Galarneau, qui a maintenant la quarantaine avancée, est devenu gardien de sécurité dans un centre d'achat. De petit commerçant il s'est transformé en protecteur de l'ordre marchand qui régit la société contemporaine. Il s'est assagi, est devenu conformiste, ayant appris à apprécier le luxe et le confort modernes. Mais il écrit toujours, tient une sorte de journal dans lequel il commente sa vie quotidienne et la société qui l'entoure. S'il a renoncé à l'utopie du *vécrire*, il n'a pas perdu pour autant le goût de raconter des histoires et de rendre compte de l'air du temps.

Le récit est construit essentiellement, comme dans la première version de cette saga familiale, par et autour de ce personnage-fétiche.

C'est lui qui assure l'unité de l'intrigue du roman et sa cohérence relative. La structure porteuse du récit est en effet très mince. Elle s'organise autour de quelques épisodes centrés sur un voyage du héros à Paris où il se rend pour un mariage « blanc » (ce qui permet de soulever — légèrement — la question de l'immigration), sur son retour à Montréal avec sa nouvelle famille (à laquelle il fait découvrir le Québec profond: c'est le prétexte d'une visite guidée), sur son expédition à Philadelphie comme convoyeur d'œuvres d'art qu'il vole avec son frère Arthur, ce qui permet enfin à la famille réunie (car Jacques est de la fête) de s'envoler vers une nouvelle Terre Promise. Il s'agit d'une intrigue assez rocambolesque, qui ne parvient pas à prendre corps et à trouver une véritable cohérence. Elle sent l'artifice à plein nez, rappelant un peu en cela *Les Têtes à Papineau*, roman le moins crédible sur le plan structurel.

Il est clair cependant que le propos de Godbout ne se situe pas d'abord sur ce plan-là. Ce qu'il veut, c'est donner sa lecture du Québec actuel à travers une illustration: le cas Galarneau, si l'on peut dire. L'évocation de la famille, du destin de ses membres, apparaît comme un prétexte et un point de départ pour des réflexions d'ordre plus général sur la culture contemporaine.

On n'apprend pas grand-chose finalement sur la sainte famille. La mère dépérit lentement dans un hôpital de Boston où les fils bien-aimés vont s'acquitter épisodiquement de leurs devoirs familiaux. Jacques appartient toujours au merveilleux monde des communications; scripteur à Radio-Canada dans le premier roman, il est devenu journaliste à *La Presse*, correspondant à Paris et rêve toujours — mollement — d'écrire un Roman qui le rendrait célèbre (en cela, il constitue une sorte de double d'un Godbout qui n'aurait pas « réussi »: l'image d'un possible négatif). Arthur, enfin, est décrit comme un personnage fantasque. Ex-agent d'affaires du clergé, il a connu, semble-t-il, une période gauchiste — une aberration de jeunesse, bien sûr! —, puis une période écologiste, militant pour la nature et les Amérindiens sous le surnom de Nadja Artac!, période suivie d'un engagement dans le F.L.Q., lui-même prélude à sa reconversion en escroc, organisateur d'une entreprise loufoque (la Marche du Grand Retour) avant d'être le fondateur d'une Université Mondiale. Bref Arthur, sur le mode caricatural, condense dans sa personne, et dans sa trajectoire, l'ensemble des tentations vécues par les intellectuels de gauche au cours des vingt dernières années.

La reconstitution de la famille, on le voit, constitue l'assise d'un commentaire sur le monde immédiatement contemporain. Ce discours

est généralement tenu par François, personnage « populaire », employé modèle, bon citoyen, pensant bien, tout en possédant la marge de liberté qu'il faut pour n'être pas trop conforme (juste assez), par un personnage donc de libre penseur, d'agnostique en quelque sorte, à l'image de son géniteur ébloui par la profonde sagesse de son « fils ».

Que dit-il ce cher François? Que l'univers, désormais, est sous la domination totale des marchands: « il n'y a que le commerce de vrai, écrit-il, et ses nouvelles cathédrales » (p. 28). Plus loin, il ajoute que ce monde est complètement aseptisé, incolore, inodore, incapable d'admettre les contradictions et le malheur: « Il y a des mondes, fait-il remarquer, où la misère n'a pas de place: Garland, Disneyland, Litteraland » (p. 74) Garland, c'est le cœur de l'empire du commerce; Disneyland, c'est le royaume accompli de l'artifice, du kitsch multicolore; Litteraland, c'est le microcosme habité par les écrivains, ces individus aussi privilégiés que prétentieux et frivoles, véritables têtes heuruses.

Cette nouvelle civilisation est une fabrication des Américains, désormais seuls maîtres de l'univers qui imposent leurs choix, leurs valeurs, leur logique, leur style de vie à l'ensemble de la planète. Le petit écran leur sert d'arme invincible pour créer le nouveau monde unidimensionnel auquel ils aspirent et qu'ils proposent comme modèle, idéal, Graal des temps modernes. Les Québécois, voisins immédiats, en sont les premières victimes. Et la littérature, « vrai monologue de l'humanité » (p. 141), comparée à ce rouleau compresseur, n'est pas grand-chose: elle a perdu tout pouvoir et les écrivains, fait remarquer Jacques, sont de doux rêveurs, complètement anachroniques, qui ne peuvent, au mieux, que faire figure de fous du roi.

Pour l'essentiel, ce discours romanesque apparaît comme une retraduction, en termes fictionnels, des thèses soutenues par Godbout dans ses essais des années 1980. L'écrivain redit, dans un cadre imaginaire, ce qu'il a déjà énoncé sous forme d'analyses et de critiques durant les années précédentes. En cela son récit s'apparente au journalisme, au reportage. Non pas seulement parce qu'il est collé sur l'actualité — on ne saurait l'être davantage, cependant —, mais parce qu'il en reprend la manière, le style, le type de découpage. Cinquante fragments ici pour un roman de 180 pages! Cela donne un traitement par « saucissonnage », pour employer une expression du *Murmure marchand*, une construction par capsules, à la manière des vidéoclips bien décrits et mis en cause dans les essais mais reproduits ici curieusement dans le tissu romanesque. L'emprise du modèle communicationnel dominant est si forte qu'il s'impose à Godbout dans ses

propres productions, indépendamment de la conscience explicite et critique qu'il peut en avoir, par ailleurs, comme analyste.

Comment peut-on expliquer cette apparente et étrange contradiction? À titre d'hypothèse, j'avancerai qu'elle est possible dans la mesure où l'écrivain, bien que conscient des nouvelles formes de domination, n'opère pas de rupture radicale avec le système et continue à «jouer le jeu», avec tout le brio qu'on lui connaît. Ici cette intelligence déliée, scintillante, se déploie notamment dans les «formules», plus brillantes les unes que les autres, véritables pièces d'anthologie, qui reviennent à toutes les dix pages environ dans le récit, en rendant la lecture particulièrement agréable et, bien sûr, tout à fait inoffensive.

Le roman, enfin, baigne dans un halo de plaisante nostalgie. Les Galarneau ont beau être modernes, ils ont le sens de la famille et des traditions. Leur projet final, c'est d'aller la recréer dans une «terre inconnue» car «celle où nous sommes nés, il faut bien l'avouer, ne nous appartient déjà plus» (p. 186). Ce départ s'effectuera grâce à la technique française, la famille préférant, comme l'affirme François, l'Hexagone au Pentagone, le relais français plutôt que l'américain. Or que signifie ce départ sinon une fuite, une démission, l'aveu d'une impossibilité de transformer la société contemporaine et d'échapper à l'Empire?

Du premier au second Galarneau, on passe donc d'une vision optimiste, confiante dans le devenir collectif, inspirée par une croyance au libéralisme et au néo-nationalisme à une vision désenchantée, sceptique, ironique, très postmoderne, du Québec actuel évoqué en termes quasi folkloriques. Il est vrai que le postmoderne peut très bien s'accommoder du conservatisme: on en a ici un exemple convaincant.

Godbout règne sur le roman comme les hommes d'affaires sur l'économie, contribuant à sa manière au triomphe et à la pérennité du nouvel ordre du monde dont nous devons, paraît-il, nous accommoder dans la suite des temps jusqu'à notre disparition inéluctable qu'annonce gaiement son récit.

1. Jacques Godbout, *Le Temps des Galarneau*, Paris, Seuil, 1993, 185 p.